

bon prélat renonça désormais à tenter la délivrance d'un tel prisonnier.

RECETTES.

Beignets.—Deux douzaines d'œufs, deux livres de beurre, trois livres de sucre ; battez bien les œufs, ajoutez-y le sucre ; faites fondre le beurre, et battez bien le tout ensemble : mettez aussi un verre d'eau-de-vie, et un peu plus gros qu'un jaune d'œuf de perlasse, avec de la fleur pour en faire une pâte, laissez lever deux heures ; on y ajoute une tasse de lait, si l'on veut.

Pâté de pieds de veau.—Faites bouillir des pieds de veau bien tendres ; hachez-les avec un peu de suif de bœuf et quelques pommes épluchées, hachées et assaisonnées avec de la cannelle et muscade, du raisin de Corinthe bien nettoyé, un peu de sucre, un verre ou deux de vin blanc, et mettez tout ensemble ; mettez-y votre viande, recouvrez-la et faites une pâte feuilletée, mettez cuire dans un plat ; lorsque la croûte est cuite, il faut le retirer.

Pâté de mouton.—Prenez une langue ou un cou de mouton, coupez-le par morceaux, assaisonnez avec poivre et sel, garnissez un plat, mettez-y vos grillades, prenez six œufs, quatre cuillerées de fleur, battez-les longtemps ensemble, ajoutez une pinte de lait, du gingembre, un peu de sel, videz sur vos grillades ; faites cuire le tout une heure et demie.

Pâté d'escargot.—Prenez un escargot, lavez-le, puis ôtez l'intérieur, après l'avoir échaudé pour en enlever l'écaïlle : hachez la chair avec oignon, poudre de farine, avec poivre et sel ; faites revenir cela avec du beurre, et quand ce sera rôti, ajoutez un demiard d'eau, avec persil, marjolaine, thym et têtes de clous ; après l'avoir fait bouillir un quart d'heure, retirez du feu. On peut aussi y mettre deux jaunes d'œufs battus avec de la crème ; ayant arrangé la pâte dans un plat creux, placez-y tout ce que dessus.

L'araignée et le ver à soie.

L'araignée en ces mots raillait le ver à soie :
 "Bon Dieu ! que de lenteur dans tout ce que tu fais
 Vois combien peu de temps j'emploie
 A tapisser un mur d'innombrables filets.
 —Soit, répondit le ver ; mais ta toile est fragile.
 Et puis à quoi sert-elle ? à rien.
 Pour moi, mon travail est utile :
 Si je fais peu, je le fais bien.

L'enfant et la bougie.

A la bougie ardente, un soir, un écolier
 Disait : "Ainsi que toi que ne puis-je briller ?
 Un soleil, sur ton front, toutes les nuits s'allume !...
 —Ah ! vous ne savez pas ce que vous enviez,
 Répondit la bougie ; enfant, voyez, voyez :
 Je brille..... mais je me consume !"

Avant la fin du jour je veux être à Paris,
 Disait un jeune fat ; les chevaux, hors d'haleine,
 Etaient tout en sueur. Que vous avez de peine,
 Pauvres chevaux, quand vous êtes conduits
 Par de tels étourdis !
 Passe un manant : "Bonhomme, écoute,
 Arriverai-je avant la nuit ?—Sans doute,
 Si vous faites aller lentement votre char ;
 Sinon vous coucherez en route.
 "Ha ! tu fais donc le goguenard ?
 Cela te convient bien." Notre fier personnage
 Lui donne du fouet à trayers le visage :
 "Apprends à vivre, impertinens !" Il part.
 Mais, tandis que le jeune guide
 Va comme un trait, l'essieu perfide
 Casse et se rompt, Monsieur tombe dans le fossé :
 Monsieur n'arriva pas pour s'être trop pressé.

Vous l'avez peut-être rencontré dans les rues de Paris. C'était un prêtre d'une soixantaine d'années, vif, alerte, pétillant, aimé du pauvre et du riche, passant ses jours à visiter les mansardes et laissant partout les traces de son inépuisable charité.

Il était né dans les environs de Vitry-le-François, en Champagne.

A trente ans, c'était un officier plein d'avenir, sur lequel on fondait les plus grandes espérances.

Aussi fut-on bien étonné quand, un matin, entrant au cercle militaire, le capitaine Brandat dit à ses amis :

"Messieurs, je viens de donner ma démission.

—Vous riez, exclama le colonel en laissant tomber la *Revue* dont il parcourait les colonnes.

—Point du tout, c'est sérieux.

—Et qu'allez-vous faire ?

—Je change de régiment.

—Mais alors..., cette démission ?...

Le capitaine eut un sourire.

"Là où je vais entrer, il faut passer par tous les grades. De capitaine dans l'armée de l'Empire, je deviens simple soldat dans l'armée du bon Dieu."

Le colonel comprit.

"Vous entrez à la Trappe ?

—Non.

—Je croyais !...

—Si c'est possible, je vais tâcher de faire le bien sous un autre uniforme. Je vais entrer au grand séminaire de Sens."

Ce fut un deuil général dans tout le régiment. Le capitaine avait su se concilier l'estime et l'amour de tous, supérieurs comme inférieurs.

Longtemps on parla de lui, de cette épée qu'il brisait, à l'heure où la gloire lui tendait les bras.

Puis l'oubli passa sur cet événement, et, si l'on s'entretint encore de l'ex-capitaine, ce fut dans les conseils de guerre et dans les discussions, où ses idées prévalaient toujours.

Cinq ans après sa sortie du régiment, le capitaine était devenu l'abbé Brandat.

Survint la guerre, pendant laquelle il donna toutes les preuves d'un héroïque dévouement.

On ne pouvait entrer dans une ambulance sans le rencontrer. Maintes fois, dans cet asile de la souffrance, il retrouva ses anciens camarades. Alors le prêtre redevenait soldat. Ce n'était que récits de guerre, reminiscences, vieux souvenirs. Si le malade s'affaiblissait, l'abbé Brandat avait une façon de le préparer à la mort.

"Allons, mon ami, disait-il, il faut te charger de munitions pour la grande bataille. Prenons une prise, et puis je te confesserai."

Les plus endurcis obéissaient sur le champ. Aussi quand les Sœurs avaient affaire à quelque voltairien, elles venaient requérir l'abbé Brandat.

"Bien, bien, disait-il, je vais tenter de le ramener à Dieu."

Les malades l'avaient surnommé M. l'abbé La Prise.

Un jour, il fut appelé auprès d'un capitaine qui souffrait horriblement d'un abcès à la gorge. On s'attendait à le voir mourir d'un instant à l'autre ; malgré les instances de sa famille éplorée, il refusa de se confesser.

"Eh bien ! capitaine, lui dit l'abbé, est-ce que vous voulez partir comme un chien. Voyons, il ne faut pas déshonorer l'épaulette."

Et comme le prêtre prenait une prise, le capitaine répondit :

"Vous m'agacez avec vos prises de tabac. Dire que cela m'est défendu, à moi qui donnerais tout au monde pour en avoir une pincée.

—Si vous voulez vous confesser, je vous en promets une."

Le capitaine hésitait :

"Ils diront que j'ai fait le bigot..."

—Ne songez pas aux gens de ce monde ; songez que vous êtes chrétien et que vous devez mourir en chrétien."

Le capitaine était vaincu.

—Aurai-je la prise ? dit-il.

—Je vous la promets."

Le capitaine se souleva et avoua ses fautes. L'ab-

solution donnée, le prêtre tendit sa tabatière au malade.

Mais la prise fut à peine montée au cerveau qu'un éternement formidable retentit, tandis qu'un flot de sang sortait de la bouche du malade.

Le médecin accourut.

"L'abcès est crevé, s'écria-t-il, vous êtes sauvé, capitaine !

Celui-ci se retourna vers le prêtre :

—Vous pouvez dire que voilà une fameuse prise !

Depuis ce jour, le capitaine est entré dans la bonne voie ; c'est aujourd'hui un excellent chrétien."

Dans les environs de Calais, on trouve un gros village ; il est situé sur le bord de la mer et habité par des pêcheurs, pauvres gens qui vivent de leur travail. Ils n'avaient pas d'église, et la distance au temple voisin était grande. Comment faire pour en bâtir une ? Ils consultèrent un employé de la marine, homme au cœur vraiment chrétien et aux sentiments nobles et élevés. "Mes amis, leur dit-il, voulez-vous une église ? Il est possible d'en avoir une et dans peu. Ecoutez ; chaque bateau mettra de côté un poisson, ce sera le poisson du bon Dieu ; puis ces poissons réunis seront vendus au profit de votre église. Commencez dès aujourd'hui, et dans peu vous poserez la première pierre." Le conseil fut suivi et parfaitement pratiqué. Dans la ville, on se disputait les poissons du bon Dieu : ils étaient toujours bien vendus.

On raconta ces faits à l'empereur Napoléon III, lors de son voyage à Calais. Il en fut si touché, qu'il ajouta : "Je veux aussi donner mon petit poisson ;" et le poisson était un billet de mille francs. L'église est bâtie, grâce aux poissons du bon Dieu ; ce n'est pas un monument, mais elle est très convenable.

En 1848, pendant que la liberté, l'Egalité et la Fraternité régnaient sur tous les murs de Paris, un monsieur entre dans le café du boulevard.

—Garçon une demi-tasse ?

—Il n'y a plus de garçon ; nous sommes tous citoyens, répondit fièrement un jeune cravaté de blanc.

—Alors, citoyen, une demi-tasse ?

La demi-tasse servie et consommée, le monsieur paye, mais sans donner le moindre pourboire.

—Il n'y a rien pour le garçon, demanda le jeune servant.

—Vous le savez bien, il n'y a plus de garçon, et jamais je ne me permettrais d'humilier un citoyen en lui offrant une pièce de deux sous.

Depuis cette apostrophe, le jeune citoyen consentit à reprendre son titre de garçon.

Philopœmen, célèbre général, qu'on a surnommé le dernier des Grecs, marchait ordinairement sans suite et vêtu fort simplement. Un jour il arrive seul chez un ami qui l'avait invité à dîner. La maîtresse du logis qui ne le connaissait point, le pria de vouloir bien lui aider à préparer le repas, parce que son mari était absent. Philopœmen quitte son manteau et se met à fendre du bois. Un instant après, arrive le maître de la maison. "Qu'est-ce donc, seigneur Philopœmen ? que faites-vous donc là ?—Je paie, se hâta de répondre gaiement le grand homme, je paie l'intérêt de ma mauvaise mine.

M. d'Aviau de Sanzay, homme aimable et prélat respecté, avait parié contre M. Damiran, un de ses grands vicaires, une dinde aux truffes qui se fit longtemps attendre. Le carnaval approchait, il rappela au vicaire sa gageure et l'invita à la réaliser. "Monseigneur, dit le vicaire, qui n'aurait pas demandé mieux que de laisser oublier le prix de la gageure, les truffes ne valent rien cette année.—Bah ! bah ! répond en souriant M. de Sanzay, c'est un bruit que les dindons font courir ; mais il n'est pas fondé.